

La Peinture Canadienne

M. Suzor-Côté (1) tient chez Scott & Sons, rue Notre-Dame, une exposition de ses œuvres

UN Salon est une foire bigarrée où les yeux, déroutés par la profusion des couleurs et les cent "manières" différentes des exposants, cherchent, pour s'y poser et s'y reposer, un honnête tableau. Une exposition particulière a un cachet d'intimité : l'aimable sans-gêne d'un atelier, le charme d'un intérieur ; mais, chez les peintres médiocres, elle devient bientôt monotone, soit à cause de l'uniformité d'un procédé appliqué à tous les genres de composition, soit à cause de la répétition d'un coloris invariable à une nuance près.

L'assemblage des toiles, nombreuses et variées, de M. Suzor-Côté, ne choque pas la vue et, bien que sa façon de rendre une œuvre varie sensiblement avec chaque sujet qu'il peint, il a toujours une grande sincérité dans la reproduction de la nature, de la franchise dans la couleur, bref ! c'est un peintre probe — et ce n'est pas là un mince éloge, en ce siècle de symbolisme et d'impressionisme à outrance ! Qu'on me permette d'effleurer le procédé de ces pseudo-artistes qui veulent suppléer à la faiblesse du talent, une exagération anti-esthétique, une espèce de caricature de l'art — procédé d'autant plus dangereux que, à notre époque de snobisme et d'abaissement du goût, l'incohérence est fort prisée, et que le succès engage à la récurrence. Si vous avez quelque peu fréquenté chez les rapins, ne vous êtes-vous jamais étonné devant un ciel invraisemblable?... Avez-vous fait part à son au-

teur de votre étonnement, il vous a juré ses grands dieux qu'il l'avait vu ainsi. Un rapin "avancé" peinturiera, un de ces matins, le merle blanc, et si de braves gens s'avisent de ne pas trouver naturel le tableau, tant pis pour eux : c'est qu'ils n'auront jamais vu le merle blanc.

Je suis d'autant plus à l'aise pour faire ici cette digression, que M. Suzor-Côté se passe de tels expédients : son talent convenablement mûri et sa connaissance du métier le dispensent d'avoir recours à ces procédés ; et puis, je le répète, c'est un disciple de la probité de l'Art...

— Quel est le tableau que tu aimes le mieux ? demandait, l'autre jour, un monsieur à sa petite fille.

— Celui-ci, dit, sans hésiter, la fillette.

— Pourquoi celui-là ?

— Parce qu'il y a un sapin.

"La vérité sort toujours de la bouche des enfants", dit-on couramment, et la raison de cette préférence m'a semblé le prototype du jugement populaire. C'est puéril, sans doute, mais le bourgeois — le client — aimera, et je l'en approuve, ce qui lui rappelle une scène vue ou, mieux encore, un paysage qu'il apercevrait sans surprise, au cours d'un voyage. L'extraordinaire, dans l'art comme ailleurs, n'a jamais charmé que le snob, et le prestige de l'invraisemblance tombe en même temps que l'étonnement, sentiment de plus en plus fugace. Il n'y a que le vrai qui puisse plaire à tous, et dont la faveur — on en peut juger par les œuvres qui ont survécu au temps et aux modes — offre une sécurité de durée.

M. Suzor-Côté sait donner à ses

toiles un jour véritable, l'illusion de la vie, cette uniformité qu'offre la nature, une en soi, bien qu'innombrable en ses combinaisons ; il leur communique les qualités précieuses dont l'ensemble constitue ce que l'argot d'atelier appelle excellemment une "atmosphère".

Il sied de parler tout d'abord de l'œuvre maîtresse : "la Première rencontre de Jacques-Cartier avec les Indiens de Stadaconé, en 1534", (le catalogue porte 1535), beau panneau décoratif, excellente reconstitution du premier événement de notre histoire. Cartier, bien campé, au premier plan, au centre, flanqué de son lieutenant de Pontbriand et de quelques hallebardiers, s'avance, la main tendue, vers les sauvages. Ceux-ci, ébahis et soupçonneux, accroupis comme à l'affût, à l'orée de la forêt, le regardent venir. La lumière filtrant par les échancrures du feuillage, met sur le bronze de leurs tors nus, des taches lumineuses. Cet effet, qui est fort joli, a servi de nouveau, et avec un égal bonheur, dans un autre tableau, le "coureur des bois". A l'arrière-plan, on distingue, dans le brouillard montant du fleuve, des hommes d'équipage qui atterrirent et, plus loin, les trois caravelles. Cette grande toile, minutieusement soignée dans ses détails, est, dans son ensemble, imposante. Voici ce qu'en dit, dans la "Revue hebdomadaire", M. Péladan, l'un des esthètes les plus écoutés à Paris : "Quoique la peinture d'histoire soit un prétexte à ne rien mettre, j'entends rien de fort et de vif, dans un cadre, je signalerai, pour des qualités appréciables, le "Jacques-Cartier" débarquant là où plus tard s'élèvera Québec." C'est bref. — C'est pâle ! penserez-vous peut-être. Cette appréciation sèche du "Sabreur" vaut pourtant autre chose que les éloges hyperboliques de nos "gazettes" qui exhument, à propos de bottes, leurs clichés de superlatifs les plus absolus. Et puis, si vous voulez bien vous donner la peine de songer à ceux qui, avant M. Suzor-Côté, ont fait de la peinture historique, vous constaterez quelle place Péladan donne à l'artis-

(1) M. A. Suzor-Côté a obtenu, en 1901, au "Salon des Artistes Français." une mention honorable, et, cette même année, le gouvernement français le faisait officier de l'Académie des Beaux-Arts.